

L'auteur Alexandre Mauvalant, parti depuis un an pour un long voyage, a embarqué à Tanger sur un cargo à destination des Canaries. Son commandant, Andrei Laršvic, accomplit sa dernière navigation ; il veut qu'on écrive son histoire. Bientôt à court d'argent, Mauvalant accepte à contrecœur et découvre la réalité des activités maritimes de Laršvic. Pour mieux se documenter, il propose de participer aux manœuvres de la prochaine escale.

Huit jours après Tanger, en mer.

Le temps s'assombrit pendant la courte navigation depuis le lieu de l'opération sénégalaise. Parvenu au large des Bissagos, Laršvic m'expliqua : ici, cela se faisait à l'ancienne, pas de versement préalable sur un compte offshore avec confirmation par SMS sur téléphone satellite ; on se mettait d'accord sur un paiement *mano a mano*, sur le pont, raison pour laquelle chaque homme portait une arme à la ceinture.

Un appel radio codé, envoyé depuis le *Prizrack*, indiqua un premier point de rendez-vous au large avec l'embarcation des trafiquants. Puis un second, dans une nouvelle zone, après qu'on eut vérifié sur les écrans radars l'absence de tout autre navire.

“Bah, depuis dix ans ils ont plus Marine, expliqua Laršvic, même plus chefs. Le dernier est enlevé plein Bissau par les anti-narcos américains. Ensuite, exfiltré par bateau ! Après ils ont raconté, ils avaient capturé en mer. Mais ça veut dire aussi que trafic drogue vient d'ici. Alors on est moins tranquille pour le reste. Les Américains ont offshores rapides qui peuvent se cacher loin.”

Moins tranquille... J'imaginai cela sans peine à son échelle, étant moi-même confronté à l'assaut de ma sérénité de petit citoyen lambda qui en prenait un sacré coup ! Oui, drôle de choc pour un auteur jusque-là pépère, vivant assez mal de sa plume et assez bien de sa liberté d'écrire, mais ne revendiquant rien d'autre. Ce n'était pas rien de se retrouver sur le pont en pleine nuit, au pied du mât de charge, campé en botte et en veste de ciré, tee-shirt usagé et pantalon bleu de travail crasseux à souhait, visage un peu graissé pour arborer la mine du “gars sorti de la cale” équipé de ses gants de manutention ; tout ça pour accomplir la tâche que me confiait Laršvic. “C'est le poste en fonction votre gabarit ! ” avait-il précisé.

Et, alors qu'en compagnie de Dakira – institué mentor, le temps de cette vacation – j'attendais les instructions, je fus submergé par une brève et étrange vision à laquelle je n'accordai sur l'instant qu'un intérêt relatif, mais qui, un jour, dans une brasserie parisienne, me reviendrait en pleine figure : sur le pont d'un voilier totalement délabré, se jouait sur un touret en bois, une partie de dés entre cinq hommes que je reconnus intensément – London, Conrad, Gary, Kessel, Borges – hilares, flegmatiques ou hautains, concentrés ou nez en l'air, visages noyés dans la fumée de cinq cigarettes disposées en éventail dans un gros cendrier. Chacun avait engagé des sommes énormes et se foutait vraiment de savoir qui allait l'emporter. London ramassait la mise et, alors qu'il ramenait à lui un imposant tas de pièces et de billets, il balançait à la volée : “Hey guys, we are sailing on the *Snark* and our muses have bargained with no censor !”¹ Les autres commencèrent à ricaner, puis à rire de plus en plus fort, au point que je dus secouer la tête et me frotter les yeux. Ce qui me parut évident sur l'instant, c'est que je n'étais sûrement pas de la même intelligence, ni de la même culture et encore moins de la même trempe que ces gars-là. Peut-être pas non plus à la hauteur de Dakira qui, pour m'extraire de ma rêverie, venait de me frapper l'épaule d'un coup de poing. Sa trogne rondasse, édentée, dégoulinante de pluie, me gueulait des mots dans un anglais sorti de nulle part en désignant devant nous un gros tambour métallique sur lequel s'entourait le cartahu² en fil d'acier tressé. À force de gestes, je compris que je devais, au signal Stop/Go, actionner une manette qui serrait ou desserrait un frein. Une troisième position, soumise à un cran d'arrêt, permettait de laisser filer plus ou moins vite. Cela semblait assez simple. Je pris donc mon poste au pied du mât de charge, debout sous une pluie fine et

¹ Eh les gars, on navigue sur le *Snark*, nos muses n'ont signé de contrat avec aucun censeur !

² Cordage ou câble volant qui sert à monter ou à descendre les marchandises à bord d'un navire

cinglante qui brouillait la vision du navire et des cales. En bas, quatre matelots s'affairaient à l'ouverture des trappes fantômes. Les autres patientaient sur le pont. Larsvic, téléphone satellite collé à l'oreille, nous adressa un signe depuis la passerelle : cinq minutes avant l'arrivée des bateaux de livraison !

Dans la lumière striée des projecteurs, au milieu de ce qui commençait tout de même pour moi à ressembler aux portes d'un enfer, j'avoue que l'idée de renoncer me traversa l'esprit. D'abord parce que le roman aurait pu s'écrire sans ça. Ce n'aurait pas été la première des proses, comme se moquait souvent Vandoven, à raconter l'invécu presque comme s'il jaillissait de la boue et des larmes ; la plupart des lecteurs, d'après lui, n'y voyaient que du feu. Ensuite, parce qu'en attendant ainsi à ne rien faire, mon esprit divaguait ; Castelo revenait me titiller avec son histoire de gréganisme fatal, "le groupe, c'est le groupe"... Or ayant été jadis un troupion réformé au bout de trois jours, puis m'étant abstenu toute ma vie de participer aux effusions sportives, j'avais ainsi évité le principal des expériences collectives pathogènes. Mais voici que sur ce navire cette histoire très mâle me rejoignait. Pris à la gorge par l'enjeu, par mon rôle maintenant concret, et par l'attitude de Larsvic qui allait au-delà de notre relation contractuelle – puisqu'en me mêlant à l'équipage et m'offrant une fonction opérationnelle, il me délivrait aussi sa confiance — je me trouvais incapable de dépasser ne serait-ce que la simple évocation d'une fuite. J'y étais, dans ce putain de stade ! Et pire que cela, une évidence s'imposait ; si mon âme civilisée, greffée à son corps dépendant, me portait plus à faire dans mon froc qu'à jouer au héros, un orgueil frissonnant, lui, me poussait à entrer sur-le-champ de bataille. J'essayais donc de calmer le jeu intérieur de mon ego surmené ; après tout, j'avais moi-même demandé ça, et il ne s'agissait que d'un poste d'observateur attelé à une tâche précise, binaire, sous les ordres de Dakira... Pas de quoi fouetter un chat !

Nous naviguions à cinquante milles au large, trajet logique pour le *Prizrack*, en route officielle vers Abidjan et Lagos. Larsvic adoptait vis-à-vis de radars éventuels la même tactique que devant Arguin et la Casamance, nous progressions machines avant-lente. Mais la brise chaude avait forcé jusqu'à vingt nœuds, s'établissant plein nord, levant une houle courte qui allait rendre les amarrages périlleux et la manutention plus compliquée.

Un cri surgit de l'obscurité, on distingua le faible faisceau d'une lampe torche qui balayait le bord du bastingage. La haute proue d'une pirogue apparut. Larsvic agita le bras. Il s'était équipé d'un mégaphone pour contrer les effets du vent.

La première palanquée fut arrimée au croc de charge. À mes côtés, Dakira actionna le moteur du tambour. Le filet et ses dix caisses se hissèrent mètre après mètre au-dessus de la cale. Deux élingues latérales permettaient aux marins du pont de contrôler de part et d'autre la rotation de la corne. Pour la première fois, j'entendais les matelots ahaner sous l'effort pour maîtriser les embardées de cette masse. La pluie rendait glissantes les cordages et les plaques métalliques du sol. Chacun connaissait son boulot et, à peine plus pressée que d'habitude, la manutention commença. Dakira commandait aussi la rotation du treuil. L'ensemble pivota, fut amené dans l'axe vertical de la pirogue amarrée à présent à notre bord, mais dont je ne distinguais toujours rien. Dakira leva la main vers moi pour signaler de me tenir prêt.

Impression soudaine de participer à une mission de la plus haute importance...

Était-ce dû au poids émotionnel ? Ou à l'emphase facile que m'offrait la scène, sorte d'aura majestueuse qui se dégageait de cette équipe au fonctionnement rodé ? Chaque mouvement de ces hommes correspondait à un rôle coordonné au milieu d'une cascade de cris éjectés en desserrant à peine les dents, codes ponctuant chaque étape de la manutention. Tout cela s'accomplissait dans les faisceaux croisés des projecteurs de pont. Les ombres s'allongeaient, enflaient la gestuelle. Plus qu'une livraison de marchandise, c'était une chorégraphie du métier.

Un ordre bref de Larsvic retentit. Tout s'arrêta. La palanquée, trois tonnes au bas mot, oscillait dans l'air, débordant d'environ un mètre au-dessus de l'embarcation en attente, suivant le roulis régulier qui nous obligeait tous à chalouper au même rythme. J'interrogeai Dakira du regard. Il dressa l'index, me faisant signe de patienter. Un des matelots s'approcha du bastingage, balança une échelle de corde, on vit deux mains s'agripper au plat-bord ; un militaire, guinéen imaginai-je, homme d'une trentaine d'années, vêtu d'un treillis de campagne, cheveux ras, béret rouge glissé sous l'épaulette de son grade, se hissa à bord. Il portait un sac de sport sous le bras, le déposa à terre au pied de la coursive supérieure, leva les yeux et salua Larsvic d'une paume rapide pointée sur la tempe. L'autre hocha de la tête, disparut de la passerelle et réapparut un instant plus tard sur le pont. Les deux hommes se serrèrent la main et engagèrent une brève discussion. Le ton monta après qu'ils eurent vérifié le contenu du sac. Larsvic fit signe au militaire de le suivre. Tous deux s'approchèrent du bord de la cale où nous nous tenions, Dakira et moi. D'un geste vers le bas, Larsvic désigna les caisses suivantes extraites des ballasts, un tas déjà cerclé, amassé sur un filet ouvert ; l'ensemble

attendait le croc pour la prochaine palanquée. Les marins rassemblés autour patientaient ; cinq têtes levées vers nous. Le militaire guinéen se tenait à un mètre de moi. Dakira fit un pas vers le mât de charge. L'autre gardait les yeux baissés. Comptait-il les caisses ? Il me sembla qu'il réfléchissait intensément. La pluie dégoulinait sur son visage, gouttait du nez. Il paraissait calme et se mit à examiner les alentours. Son regard bifurqua vers Dakira, puis vers moi. J'eus le temps de voir Larsvic ciller des paupières à l'intention de son matelot. Celui-ci tendit la main vers le cran d'arrêt du tambour et, de manière ostensible, le releva. Le militaire aperçut le geste, comprit, et s'attacha un instant à observer ma paume refermée sur le levier du frein, selon la consigne reçue.

Puis il me fixa dans les yeux.

Là, très franchement, je ne saurais dire ce que cet homme détecta de crédible ou d'assez résolu en moi — j'étais le seul occidental et peut-être pensa-t-il que j'étais fidèlement lié au serbe — en tout cas ce qu'il trouva d'assez dissuasif pour estimer que sur ordre, je puisse réagir sans hésiter, abaisser la manette, et laisser le câble se dévider d'un coup, provoquant la chute depuis six mètres de haut des trois tonnes de caisses sur la pirogue et les marins à son bord.

Je ne compris pas, mais sur l'instant je tins bon, adoptant une expression la plus neutre possible malgré la crispation douloureuse qui se nouait dans mon ventre. Gorge asséchée, toutes les valves de mon cœur semblaient s'être rassemblées dans mes tempes ; soumis au regard du Guinéen, une évidence s'imposait : cet homme avait déjà tué, cela irradiait de son indifférence, de sa manière de m'observer qui signifiait une chose : je n'étais qu'un amas de chair coordonné par un cerveau. Peu, en réalité, vraiment très peu, mais assez pour calculer la chaîne des risques et envisager rapidement les hypothèses. Et il en choisit une : en me postant ici, à la commande de la menace suspendue, le Serbe m'avait fait confiance. Cela suffisait à m'imaginer assez fiable dans ce rôle. L'homme quitta mon regard, s'orienta vers Larsvic, sourit, fit demi-tour et marcha jusqu'au bastingage.

Larsvic, du plat de la main tourné vers moi, me fit signe de rester en veille. Le militaire adressa un ordre à ses matelots dans la pirogue en contrebas. Il récupéra un second sac hissé jusqu'à lui et vint le déposer devant Larsvic. Les deux hommes se remirent à discuter sous la pluie, comme si rien ne s'était passé d'autre qu'une négociation nécessaire. Larsvic nous fit signe de reprendre la manœuvre, et nous laissâmes le filet descendre lentement dans la pirogue.

Je vis le Guinéen sortir de la poche intérieure de sa veste un paquet emballé dans un papier plastique, et le remettre rapidement à Larsvic qui le saisit et l'enfouit à son tour dans sa vareuse. Dakira me tapota l'épaule, apparemment content de moi. Le ballet des palanquées continua, j'y participai jusqu'à la dernière. Puis, vidé de toute énergie, jambes flageolantes, je rejoignis ma cabine où, exténué, je m'endormis pendant que le *Prizrack* reprenait sa route.

Au petit matin, je fus réveillé par le lointain claquement de la chaîne d'ancre qui ricochait dans son davier. Je me levai et jetai un coup d'œil par le hublot. Une eau lisse s'étalait en un champ gris et morne jusqu'à deux milles du *Prizrack*, où une langue de terre fatiguée dessinait un trait sombre, sans doute la fameuse escale annoncée par le Serbe.

J'achevais ma toilette, lorsque Larsvic, bouteille sous le bras et deux verres tenus entre les doigts, entra sans frapper et s'affala sur la chaise. Il fit mine d'attraper le cigare glissé dans sa poche de chemisette, puis se reprit.

— Alex, maintenant on se tutoie et je t'appelle Alex, d'accord ?

Je n'avais pas le choix. La distance précédente me convenait pourtant bien. À quelle nouvelle connivence devais-je m'attendre ?

— Andreï, il faut qu'on parle !

— Ah, tu étais formidable !

C'est bien ce que je craignais, me dis-je en m'affairant sur un rangement inutile, le voici qui va me tartiner de sa considération pour une performance qui m'est totalement étrangère.

— Franchement, je ne comprends pas !

— L'autre a senti tu étais capable, Alex, c'est tout.

— Désolé, je ne comprends pas. Vous n'étiez sûr de rien, me concernant. Ah merde ! mais tu as pris un risque énorme en me confiant ça. Au moins, avec Dakira, tu aurais été certain du résultat. Et si je craquais ? Hein ? Il se passait quoi ?

— Bah ! tu voulais découvrir opération de près ? C'est fait.

Il remplit les verres et posa le mien sur la table. Je repoussai son geste.

— Merde ! Mais lui, il voulait quoi ? Il m'a carrément disséqué du regard. C'est qui ce tordu ?

— Pas tordu ! Il est propre. Dans cette armée ils sont tous en train organiser trafic cocaïne. Tu imagines pas ! Tout passe par Guinée Bissau ! Lui il rassemble officiers jeunes qui veulent nouvelle nation. On parlera de lui. C'est sûr. Tu sais il fait quoi ? D'un côté, il planque armes pour jour où il décidera de s'en servir, et autre côté il finance rappeurs et beaucoup de radios dans son pays.

— C'est ça. Et où il trouve l'argent ?

— J'en sais rien, il débrouille.

— Dans la drogue, tu peux être sûr.

— Non, j'ai vérifié. Autant je peux faire. Peut-être diamant.

— Et c'est mieux ? Mais il cherchait quoi ? Merde Andreï ! J'en menais pas large, tu peux en être sûr.

— Lui a pas vu ça. Faut dire tu étais bien déguisé ! On aurait dit un vrai contrebandier. Tu te connais pas bien. Nature cachée ?

— Merde !

Sans réfléchir, je saisis le verre et le vidai d'un trait. Il était grand temps que cesse cette plaisanterie.

Larsvic eut un geste d'apaisement :

— Allez, calme. Il voulait négocier plus. Il apportait que moitié d'argent, plus cadeau convenu aussi, t'as vu ? C'est important, cadeaux. C'est ambre précieux pour Marija ! Mais je crois il doutait que c'est dernier voyage. Je sais pas comment, il savait. Ça veut dire aussi je suis grillé ici. Alors il pense, il pouvait essayer. Il avait trois hommes armés sur sa pirogue. Il calcule. Mais il prévoyait pas filet suspendu. Et mauvaise météo aussi. Trop compliqué, trop risqué. Ces mecs sont loups très intelligents. Lui il raisonnait bénéfice ou perte. C'est fini, Alex.

— Ça c'est toi qui le dis. Et on est où là ? C'est ça, ton escale sympathique ?

— Chez Gloria, tu vas descendre. Ça va faire du bien. Demande ce que tu veux. Tu es mon invité.

— Ah oui ?

Il laissa échapper une expression plus curieuse qu'inquiète. Je m'assis sur le bord du lit.

— Andreï, j'en sais assez sur ton job. Bien assez. La suite n'est pas nécessaire.

Il m'observa en silence, se resservit un verre et remplit le mien.

— Tu veux quoi ?

— Eh bien, ta Gloria là-bas, tu m'as bien dit que c'était une pension ? Et toi tu repasses ici dans trois mois ? Voici mon idée : je reste là, j'écris. Et quand tu reviens, ton livre est fini.

Il saisit son cigare.

— Je peux ?

— Non.

D'une manière ou d'une autre, même avec les genoux qui s'entrechoquaient, j'avais gagné du galon. Il fallait pousser ce pion plus loin. Larsvic rangea son cigare en souriant.

— Bon, on va voir ça. Réfléchis encore. Je t'avertis : avec Gloria, tu sais pas où t'arrives.

Il quitta la cabine en claquant la porte.